

# INSTITUTION ET FORMATION : LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE GENÈVE (1876-1970)

—  
*Mireille LADOR*  
*Philip RIEDER*

**Mireille LADOR**

**Philip RIEDER**

*Institut Louis Jeantet d'histoire de la médecine  
Genève*

Les deux articles qui suivent émanent d'un projet de recherche que nous menons à l'Institut Jeantet d'histoire de la médecine à Genève. Nous avons saisi l'opportunité offerte par la « Journée Franco-Suisse d'histoire de la santé » organisée par Olivier Faure et consacrée à la *Formation des médecins*, pour réfléchir au sens que prenait la formation sur la durée relativement longue de l'existence de la faculté de médecine genevoise. Nos deux articles prolongent cette réflexion. Les propos introductifs qui suivent développent les principes de base que nous partageons et servent d'introduction à nos deux contributions. Une conclusion commune suit l'article de Mireille Lador sur l'histoire récente de la faculté.

L'histoire des institutions médicales connaît une longue tradition et suscite un intérêt renouvelé depuis que leur rôle est discuté dans le cadre de la réflexion

1 - Voir LARSON (Magali Sarfatti), *The Rise of Professionalism*, Berkeley, University of California Press, 1979, 309 p., p. x-xviii et 19-39.

2 - Quelques exemples pris dans une littérature abondante : LATOUR (Bruno), *Les microbes. Guerre et paix*, Paris, Métailié, 1984, 278 p. ; LEONARD (Jacques), *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, Aubier, 1981, 384 p. ; RAMSEY (Matthew), « The Politics of Professional Monopoly in Nineteenth Century Medicine : The French Model and its Rivals », Gerald L. Geison (éd.), *Professions and the French State (1700-1900)*, Philadelphia, 1984, p. 225-305.

sur le contrôle social dans les sociétés d'Ancien Régime, voire contemporaines. Dans ce contexte historiographique les institutions apparaissent essentiellement comme des unités monolithiques poursuivant des objectifs arrêtés. D'une manière générale, les écoles de médecine sont perçues comme des lieux importants pour le renforcement du pouvoir médical : des normes professionnelles y sont définies, un savoir scientifique y est élaboré et transmis, et surtout, des titres y sont délivrés. Un système qui permet l'exclusion des non-professionnels. Le rôle des écoles dans ce qui se traduit, en termes sociologiques, par un processus de « professionnalisation » est évident<sup>1</sup>.

La période longue que nous allons survoler au cours des deux articles qui suivent est, justement, une période clé dans cette « professionnalisation » de la pratique médicale. La question de savoir comment opéraient ces écoles, quelles étaient leurs finalités semble aller de soi. Pourtant, des recherches historiques montrent que ce modèle n'est pas toujours opératoire dans la réalité : le monopole que gagnent les praticiens universitaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle intervient avant que le savoir scientifique ne puisse servir d'argument convaincant<sup>2</sup>. Quelle est la place historique des institutions de formation dans la transformation de la médecine des cent-cinquante dernières années ? Une question à laquelle nous ne pourrions répondre, mais qui nous incite à nous poser la question de savoir comment ces institutions percevaient elles-mêmes leur rôle de formation. À travers l'histoire d'une petite institution comme la faculté de médecine de Genève, il est possible de réfléchir à la place qu'occupe une telle école dans la cité et de discuter la signification investie par l'institution et ses membres dans des projets de formation à travers le temps.

Dans cette logique, il nous a paru opportun d'étudier l'interaction de cette école avec les réalités sociales, économiques et politiques au cours du temps ; une approche qui nous permet de sonder des lieux où la dynamique institutionnelle se trouve confrontée à d'autres réalités telles que des transformations de paradigmes scientifiques ou de modèles institutionnels. L'interaction avec ces contextes dévoile des dynamiques marginales par rapport à la ligne politique officielle de l'institution, mais des dynamiques qui paraissent pertinentes pour cerner les rôles que cherche à jouer la faculté à chaque période de son histoire. D'un point de vue pratique, le mouvement de va-et-vient sur lequel nous avons focalisé notre attention permet de discuter l'importance des négociations répétées entre l'école et son environnement. Ces négociations suggèrent l'importance de ses relations avec le monde scientifique, un monde qui se développe largement en dehors de l'école. À travers la réalité quotidienne de l'institution, les processus de bricolage qui se succèdent dans la mise en œuvre des projets de formation deviennent lisibles. D'autre part, des clés d'analyse s'imposent pour donner sens aux discours qui accompagnent la réalité toujours insaisissable de la formation au quotidien. L'intégration d'un contexte large nous permet, dans cette optique, de réfléchir également aux modèles institutionnels auxquels la faculté est confrontée au cours de son histoire et les adaptations successives qui conditionnent son évolution.

Cette approche nous amène à réfléchir à l'histoire de la faculté en fonction des pressions subies de l'extérieur et, dans un même temps, à l'action qu'elle exerce, elle-même ou certains de ces membres, sur le monde environnant. L'interaction entre l'institution et le social,

souvent discutée à un niveau méta-institutionnel, paraît moins abstraite dans le contexte d'une étude particulière. L'ouverture sur l'extérieur de l'institution suggère la déconstruction possible des entités monolithiques employées dans la littérature, telles que « le corps médical », « l'école de médecine », « les scientifiques », « la science » et la personnalisation de ces institutions dans des processus de professionnalisation évoqués plus haut. En suivant cet élargissement, l'institution se définit dès lors en fonction de critères moins précis, une définition associée à une tradition sociologique et synthétisée par Jacques Revel comme, « une forme de l'organisation sociale qui lie des valeurs, des normes, des modèles de relations et de conduites ». C'est donc vers une telle compréhension de l'institution que tend notre analyse des moyens mis en œuvre par les membres de la faculté dans des contextes extra institutionnels, qu'ils soient corporatifs, scientifiques ou politiques<sup>3</sup>.

Dans les pages qui suivent, nous aimerions suggérer l'intérêt de travailler sur des communautés modestes, mais cohérentes, sur des chercheurs sans profil, mais renseignés. Le savoir émane des publications internationales dont le mode de circulation à Genève signale l'intérêt aux yeux des chercheurs. La cohérence du groupe des enseignants se trouve dans la structure qui les rassemble et qui apporte une unité à leurs parcours, elle se trouve aussi dans le rôle que prend la faculté dans la ville, face aux autorités, face au corps médical et à la population dans son ensemble. La mise en évidence de cette cohérence permet de réfléchir aux valeurs partagées par le corps enseignant, aux finalités associées à l'enseignement. Le choix d'une longue période permet de mettre en évidence les variations de ces données en fonction du

temps et des nouveautés apportées par les générations successives de chercheurs.

En poussant la logique à l'extrême, un tel projet devrait permettre de réfléchir sur les réalités sociales qui forment le contexte de la faculté, mais dont la faculté fait aussi partie. La concentration sur une institution restituée dans son contexte « local » permet d'élaborer des hypothèses de travail sur l'évolution générale de la médecine – en tout cas de la médecine provinciale – un environnement dans lequel une école de médecine joue un rôle important en tant que sommet de la hiérarchie médicale, dans l'énoncé de la définition de ce qu'est un médecin et, aussi, dans les relations multiples du corps médical avec l'État.

3 - REVEL (Jacques),  
« L'institution et le social », in LEPETIT (Bernard) (sous dir.),  
*Les formes de l'expérience*, Paris,  
Albin Michel, 1995,  
p. 63-84.